

COMPTE-RENDU DU COURS DE RENÉ LÉVY

משנה מסכת אבות

Le 26 janvier 2015

משנה מסכת אבות פרק ב משנה ו. הוא היה אומר אין בור ירא חטא ולא עם הארץ
חסיד ולא הבישן למד ולא הקפדן מלמד ולא כל המרבה בסחורה מחייבים ובמקום
שאין אנשים השתדל להיות איש :

RÉSUMÉ

*Hillel déclare que le « *bour* » ne craint pas de faillir, parce qu'il ne se laboure ni ne se sème, ne travaille pas son propre sol dur et sec. L'homme craint d'autant plus de faillir qu'il travaille davantage la surface dure et sèche qu'il veut rendre verdoyante et fructifère. Si donc l'homme craint de faillir, c'est que la faute signifie moins la coulpe que la faillite. Cette crainte de mal faire ne naît que dans les esprits au travail.*

Commençons par une traduction provisoire. « Il disait : Il n'y a pas d'homme fruste qui soit craignant la faute, il n'y a pas de fier ignorant qui soit pieux, de timide qui soit bon étudiant, pas d'homme sévère qui soit bon enseignant et quiconque fait beaucoup de commerce n'exerce pas son intelligence, et là où il n'y a pas d'homme, efforce-toi d'en être un. »

Dans cette michna, se trouvent cinq propositions, alors que le rythme habituel est ternaire. Le premier bloc regarde les vertus morales (*yirat het et hassidout*), le deuxième bloc les vertus intellectuelles (la capacité d'apprendre, la vertu d'enseigner) et le troisième semble pour le moment incongru. Dans ce cours, il est uniquement question du premier bloc.



Pour Maïmonide, le *bour*, terme que nous avons traduit par « fruste », est l'homme dénué de vertus morales et intellectuelles. Le ‘*am ha-arets*, lui, est l'homme dénué de vertus intellectuelles, malgré quelques vertus morales.

Pour Rachî, le *bour* est un homme vide de tout, comme dans M. *Péa 2,1*, où le terme désigne une terre inculte. Le *bour* est pire que le ‘*am ha-arets*, car il n'a pas l'art du commerce. Le ‘*am ha-arets*, lui, n'est certes pas *hassid*, mais il peut craindre la faute, car il s'occupe de commerce.

Pour Rabbénou Yona, le *bour* désigne le vide. Il ne craint pas la faute, mais, à cause de sa vacuité, l'homme vide sait s'en garder. Le ‘am ha-arets, lui, peut craindre les fautes : il possède des vertus et a des opinions droites, il peut se garder des transgressions. Ne peut atteindre la *hassidout* que l'homme grand dans la Tora, pur de cœur, fin d'âme et possédant toute vertu.

Le *bour* est un champ qui n'est ni labouré ni semé ; c'est une terre désolée qui, sans le travail de l'homme, ne donne pas de fruit. En français, le terme « inculte » ne désigne pas nécessairement un champ sans végétation. En hébreu, un homme *bour* est, stricto sensu, un homme de désolation.

Dans le *Traité d'éthique* de Maïmonide, le *hakham* est celui en qui tous les caractères adoptent le juste milieu. Le *hassid*, ayant atteint le juste milieu, penche vers un des deux extrêmes, car les extrêmes ne s'équivalent pas. Pour Rabbénou Yona, celui qui s'en tient au juste milieu est le ‘am ha-arets. Proposition scandaleuse ! Pourquoi cet type d'homme est-il nommé ‘am ha-arets ? Parce que tout son souci est d'être poli avec les hommes, pour être bien vu d'eux, car la plupart des hommes sont comme lui.



Revenons à la définition de *bour*, l'homme de désolation, qui ne s'oppose pas nécessairement à l'homme cultivé. Quel est le rapport entre son caractère d'inculte et l'absence de crainte du péché ? Ne devrions-nous pas dire le contraire ? L'inculte, par superstition, devrait justement avoir peur du péché ! Si la connaissance nous affranchit de la superstition, elle ne conduit pas pour autant à la crainte de la faute. Nous constatons que les frustes sont les plus craintifs ; les esprits urbains sont, eux, dénués de toute crainte du péché. L'homme de religion, imprégné lui aussi de scrupules, le fait ressembler aux incultes.

Qu'est-ce au juste que la crainte de la faute ? Pour avancer, demandons-nous de quoi le *bour* est incapable et, ensuite, quel est le lien avec la crainte de la faute. Le *bour* est incapable de culture, au propre comme au figuré ; il n'est ni labouré, ni semé. À la différence d'une terre pour ainsi dire spontanée, l'inculte *bour* ne donne rien s'il n'a pas travaillé. Il y a des hommes qui n'ont pas de culture, mais dont, de manière imagée, la végétation vient spontanément. Tel n'est pas notre *bour* qui, s'il n'est pas travaillé, ne donne rien : il est un homme désolé. Pour la plupart des hommes, des morceaux de culture se sont déposés sur leur terre désolée ; leur culture est postiche. La culture est le travail qu'un homme opère sur lui-même pour travailler sa terre dure et sèche. Les urbains sont des *bour* dont la surface désolée est couverte d'une culture postiche ; ils n'ont pas opéré de travail de labourage et de fécondation de soi. Les hommes qui n'ont pas été travaillés représentent la quasi totalité : sans travail, ils sont incapables de produire. L'homme qui demeure désolé (*chamem*) malgré son apparence de culture reste un *bour*, notamment dans nos sociétés dites de culture. Le *bour* est même l'homme incapable de culture, de labourer son propre sol et de semer : il est l'homme cultivé incapable de culture.

Qu'est-ce que le *bour* ne craint pas ? Quelle est la faute dont la michna parle ? Dans quelle mesure la faute est liée à l'absence de culture, de labours et de semaines ? Hillel déclare que le *bour* ne craint pas de faillir, de « manquer à » (étymologie de la racine *h.e.t*), parce qu'il ne se laboure ni ne se sème, ne travaille pas son propre sol dur et sec. L'homme craint d'autant plus de faillir qu'il travaille

davantage la surface dure et sèche qu'il veut rendre verdoyante et fructifère. Si donc l'homme craint de faillir, c'est que la faute signifie moins la coulpe que la faillite. Cette crainte de mal faire ne naît que dans les esprits au travail.

Pourquoi le ‘*am ha-arets*’ est-il, lui, non dénué de crainte ? Car, dans le commerce, l'homme sait qu'il court à la faillite s'il ne fait pas son travail.



L'expression ‘*am ha-arets*’ désigne généralement le bas peuple, par opposition aux princes et aux prêtres. En français, « peuple » est ambigu : en témoigne ce texte de Paul VALÉRY¹ :

Le mot peuple, par exemple, avait un sens précis quand on pouvait rassembler tous les citoyens d'une cité autour d'un tertre, dans un Champ de Mars. Mais l'accroissement du nombre, le passage de l'ordre des mille à celui des millions, a fait de ce mot un terme monstrueux dont le sens dépend de la phrase où il entre ; il désigne tantôt la totalité indistincte et jamais présente nulle part ; tantôt, le plus grand nombre, opposé au nombre restreint des individus plus fortunés ou plus cultivés...

En hébreu, il n'y a aucune ambiguïté : ‘*am*’ désigne la totalité indistincte et ‘*am ha-arets*’ le plus grand nombre, le laï². Le ‘*am ha-arets*’ est vu de manière très péjorative par la tradition rabbinique. Ainsi, la haine que le ‘*am ha-arets*’ voue au sage (*hakham*) est supérieure à celle que le non-Juif voue au sage ; celle de la femme du ‘*am ha-arets*’ est encore supérieure.

¹Paul VALÉRY, *Regards sur le monde actuel*.

²« Laïc », formé sur « laï », s'oppose aux clercs.